

# MEURTRES HORS CHAMP

Eugène Durif



Mise en scène  
**Jean-Michel Rabeux**

La Compagnie  
21, rue Cujas  
75005 Paris

# **MEURTRES HORS CHAMP**

Texte d'Eugène DURIF

*Mise en scène*  
*Lumière*  
*Costumes*

Jean-Michel RABEUX  
Jean-Claude FONKENEL  
Sandrine PELLETIER

Avec

Axel BOGOUSLAVSKI  
Claude DEGLIAME  
Michel FAU  
Alain MACE

*Assistanat à la mise en scène*  
*Régie technique*

Sylvie RETEUNA  
Jean-Claude FONKENEL  
et Laurie BARRERE

*Administration de production*

Clara ROUSSEAU (MINIJY)  
assistée de Laurent CARMÉ

## ***Production La Compagnie***

*Coproduction :*

La Compagnie, La Rose des Vents-Scène Nationale de Villeneuve d'Ascq,  
Théâtre Ouvert à Paris

*Avec le soutien de :*

Théâtre Le Point du Jour à Lyon, Centre Dramatique National / Orléans-Loiret-Centre

*Avec l'aide de :*

Ministère de la Culture et de la Communication - Drac Ile de France

Le texte *Meurtres hors champs* d'Eugène Durif est édité chez *Actes sud - Papiers*

*Un jour de pluie, deux soldats, de retour de guerre, attendent. L'un est là pour accomplir un crime, l'autre l'accompagne fidèlement. Sur le chemin de leur destinée, ils croisent La Fille dans un décor de charniers, de cadavres encore chauds, champ filmé par Le Guide-Coryphée, chroniqueur des temps modernes. Entre La Fille et l'aîné se noue une relation forte, charnelle.*

*Cette fable, entre road movie et tragédie, se situe au confluent des grands mythes et de notre histoire contemporaine. Plus que jamais, ici, Eugène Durif tente, en poète visionnaire, de dire le monde, ses convulsions, ses bégaiements.*

tapuscrit 88

C'est comme une tragédie. Avec ses héros : Oreste, Pylade, un Coryphée, une Cassandre déjantée. Avec le projet du crime, le retour de guerre dans le pays natal, avec l'inceste qui traîne, et la vengeance.

Et puis avec la langue de la tragédie : poétique et meurtrière. La langue seule tue, les meurtres sont hors champ.

Mais DANS ce tragique, (comme on dit DANS sa chair) se glisse, ou se vautre, comme on veut, un bienheureux grotesque, clownesque, la saillie dérisoire. La gargouille quoi, la chimère.

Le signe un peu criard que le rire et les larmes sont un même effroi, nommé au théâtre plaisir.

Comme en tragédie notre plateau ne peut pas être une imitation (cinéma télé) de la "réalité d'aujourd'hui".

Si nous sommes quelque part c'est dans un théâtre, c'est à dire un cerveau, le vôtre, le mien.

Le réel y parvient de loin, non pas étouffé, parce qu'il est très cru, très tonitruant, gueulard, non pas tamisé, parce qu'il est augmenté, mais trié, éclaté par nos rêves communs, (nommés au théâtre les mythes).

Quant à moi le théâtre pourrait se faire, toujours, avec des acteurs vêtus de robes plutôt rouges, qui parlent, l'âme en sang, si bien que leurs bouches sont immenses.

Et rouges.

Ici donc, comme toujours, les corps président.

Vêtus de tragédie, de clownerie, vêtus de théâtre : robes rouges probablement XVIII<sup>ème</sup> pour tous, qui ne travestissent pas leurs sexes mais leurs crimes, qui les habillent de dérisoire.

La robe rouge n'est-elle pas une distanciation comme une autre ? Plus sensuelle peut-être, mais politiquement efficace aussi :

Mettons les Pinochet en robe rouge décolletée aux épaules, tout de suite ça débarrasse.

Soyons somptueusement un cauchemar de Le Pen où tous les vivants seraient des Drag Queen.

Tout ce qui parle est en robe rouge, et les lèvres sont peintes non seulement comme sur des clowns mais comme pour des "athlètes des mots" qui auraient utilisé leurs bouches jusqu'au sang.

Au lointain,

suspendue entre ciel et terre,

une affiche passée par le temps, criblée de balles, un de ces grands visages de nos rues commerçantes qui, prétendant nous vendre, nous achète, et pas cher.

Quelqu'un lui a balaféré la bouche de rouge si bien que le sourire aguicheur c'est une plaie.

Et puis la pluie, fine, tenace.

C'est l'hiver, la poisse des banlieues est humide jusqu'aux os.

Tiens ! Dessous c'est rouge.

Comme nos robes, le sang et les Enfers.

Les robes traînent une boue noirâtre, révèlent le rouge caché et brillant comme un derme.

Le corps préside, au sol, au ciel, aux mots. Partout l'acteur.

Jean-Michel Rabeux

**JEAN-MICHEL RABEUX, METTEUR EN SCENE ASSOCIE**  
**A LA ROSE DES VENTS, SCENE NATIONALE DE VILLENEUVE D'ASCQ**

---

C'est presque inopinément que j'ai buté sur le travail de Jean-Michel Rabeux dans le "off" du Festival d'Avignon en 1984. Ma curiosité aiguisée par un titre singulier : "Onanisme avec troubles nerveux chez deux petites filles", par un lieu insolite : le "Club de Bridge", et par la rumeur festivalière, me conduisit à la découverte d'un récit hallucinant : une observation clinique d'un aliéniste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : Demetrius Zambaco.

Ce texte, proféré avec un sobriété absolue par Claude Degliame, dans la beauté simple des lumières et l'austérité de la scénographie était bouleversant. Il touchait à l'essence du théâtre. Il disait l'horreur de la mutilation, de toutes les mutilations. Il retentissait comme une clameur de protestation dans la conscience de chaque spectateur contre les violences, toutes les violences, qu'au nom de la science, de la raison ou de la déraison l'on fait subir au corps de l'autre.

Emu, troublé, ravi de la force de ce "spectacle", je l'ai bien sûr programmé la saison suivante. C'est ainsi que je rencontrai Jean-Michel Rabeux.

Il m'est arrivé à deux ou de trois reprises de le croiser ensuite et de lui manifester mon désir que nous travaillions ensemble. Ce n'est que cinq ans après cette première rencontre qu'il m'envoya un texte : "Légèrement sanglant" et qu'un projet commun vit le jour au Théâtre de la Bastille et à La Rose des Vents en novembre 1991.

Une fois encore, Jean-Michel Rabeux y tirait les fils des démons familiers qui peuplent son univers artistique. Sur le mode ironique d'une comédie du XVIII<sup>e</sup>, les pulsions de la cruauté, du désir et de la mort constituaient la trame d'un divertissement onirique, d'un travestissement.

Même drôles et décalés, les spectacles de Jean-Michel Rabeux gardent leur gravité et le centre de cette gravité c'est le corps, ses failles et ses beautés. Ils vont toujours chercher là où tout devient plus dangereux, plus difficile à dire sur un plateau, ils gravent là où ça saigne le plus souvent chez le spectateur.

Les textes ou les spectacles de Jean-Michel Rabeux sont des objets inclassifiables, rares et précieux.

C'est pourquoi ils me sont chers.

Didier Thibaut

Il est l'auteur de DÉSHABILLAGES, ELOGE DE LA PORNOGRAPHIE, LÉGÈREMENT SANGLANT, CRIMES FANTÔMES, LES CHARMILLES, L'INDIEN, NOUS NOUS AIMONS TELLEMENT, LE VENTRE.

Il a mis en scène de nombreux spectacles depuis 1976 et notamment depuis 1986 :

*PHEDRE* de Jean Racine

à la M.C. de Bourges, à la Maison des Arts de Créteil, au Théâtre National de Strasbourg et au Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise. (1986)

*CE QUI EST RESTÉ D'UN REMBRANDT DÉCHIRÉ EN PETITS CARRÉS BIEN RÉGULIERS, ET FOUTU AUX CHIOTTES*, de Jean Genet

au Théâtre de l'Atalante, au Teatro Due/Festival de Parme et au Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise. (1987)

*L'ÉLOGE DE LA PORNOGRAPHIE*

au Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise et au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis. (1987)

*ONANISME AVEC TROUBLES NERVEUX CHEZ DEUX PETITES FILLES*, d'après le Dr Zambaco, au Théâtre National de Chaillot, au Théâtre National de Strasbourg et au T.N.P. de Villeurbanne. (1988)

*LA RÉPUBLICAINE*, d'Hélène Delavault

au Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise, au Théâtre des Bouffes du Nord, à la Maison de la Culture de Bourges, à l'Atelier Lyrique du Rhin, au Théâtre de la Bastille et en tournée. (1988)

*LE VIDE ÉTAIT PRESQUE PARFAIT*

au Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise, au Théâtre de la Tempête et au Théâtre 140 à Bruxelles. (1989)

*L'AMIE DE LEURS FEMMES*, de Luigi Pirandello

à la Maison de la Culture de Bourges, à l'E.D.A.C. de Poitiers, au Théâtre de l'Athénée, au Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise. (1990)

*LÉGÈREMENT SANGLANT*

au Théâtre de la Bastille, à La Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq et en tournée. (1991)

*LE TRAVAIL DU PLÂTRE*

au Théâtre de la Bastille, à La Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq, en tournée. (1993)

*LES CHARMILLES*

à La Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq, au Théâtre de la Bastille, au Cargo de Grenoble. (1994)

*SCÈNES DE NAISSANCES - ACTE IV*, de J.M. Rabeux et Eugène Durif  
à La Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq. (1995)

*L'INDIEN*

à La Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq et en tournée. (1996)

*SADÉ, FRANÇAIS ENCORE UN EFFORT*, de Sade  
à Beaubourg. (1996)

*NOUS NOUS AIMONS TELLEMENT*

à la Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq, au Cargo de Grenoble, au Théâtre de Poitiers. (1997)

*TENTATIVES DE PIETA*, sur un texte de Jean Genet  
Festival Trafic au CRDC de Nantes. (1997)

**3 spectacles de J.M. Rabeux au Théâtre de la Bastille**

*ONANISME, L'INDIEN, NOUS NOUS AIMONS TELLEMENT.* (1997)

*LE VENTRE*

au Studio de l'Ermitage à Paris, à La Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq et en tournée. (1997/98)

*LES ENFERS CARNAVAL*

à La Rose des Vents de Villeneuve d'Ascq, au Théâtre de la Bastille, au Cargo de Grenoble. (1999)

## **AXEL BOGOUSLAVSKI**

---

Axel Bogouslavski a beaucoup travaillé avec Claude Régy, notamment dans *Le Mort de Georges Bataille*, *Par les villages* de Peter Handke, *La Trilogie du revoir* et *Grand et petit* de Botho Strauss, *Le Cerceau* de Victor Slavskin, *La Terrible voix de Satan* de Gregory Motton, etc.

Il a également travaillé, entre autres, avec Bruno Bayen, Xavier Marchand, Etienne Pommeret.

Pour Jean-Michel Rabeux, il a joué dans *Octobre 61* et *Le Travail du plâtre*.

Au cinéma il a joué dans *Les Enfants*, réalisé par Marguerite Duras.

## **CLAUDE DEGLIAMÉ**

---

Claude Degliamé a principalement travaillé avec Claude Régy dans *Les Gens déraisonnable sont en voie de disparition* et *Par les villages* de Peter Handke, *La Trilogie du revoir* et *Grand et petit* de Botho Strauss, *Elle est là* de Nathalie Sarraute ; Jean-Michel Rabeux dans *La Fausse suivante* de Marivaux, *Onanisme avec troubles nerveux chez deux petites filles*, *L'Eloge de la pornographie*, *Légèrement sanglant*, *Les Charmilles*, *Nous nous aimons tellement* (textes écrits par Jean-Michel Rabeux), *Ce qui est resté d'un Rembrandt déchiré en petits carrés bien réguliers et foutu aux chiottes* de Jean Genet, *Phèdre* de Jean Racine, *L'Amie de leurs femmes* de Pirandello ; *17 octobre 1961* dans le cadre du "Théâtre du réel" : *Cinq essais d'effraction* au Théâtre de la Bastille, Bruno Bayen dans *Les Fiancés de la banlieue* et *Faut-il choisir, faut-il rêver ?*, textes de Bruno Bayen ; Jacques Lassalle dans *L'Heureux stratagème* de Marivaux, *Emilia Galotti* de Lessing, *Le Misanthrope* de Molière ; Antoine Vitez dans *L'Echange* de Paul Claudel.

Elle a mis en scène et joué *Phèdre* de Jean Racine au Théâtre de la Bastille, au Théâtre Vidy-Lausanne, à La Rose des Vents, et en tournée.

## **MICHEL FAU**

---

Michel Fau a suivi la formation du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique dans les classes de Michel Bouquet, Gérard Desarthe et Pierre Vial. Il a principalement travaillé avec Gabriel Garran dans *Fragments d'une lettre d'adieu lus par des géologues* de Normand Chaurette ; Gilberte Tsai dans *Tableaux impossibles*, *L'Homme rouge* de Jan Voss ; Olivier Py dans *Les*



*Aventures de Paco Goliard, La Servante, Le Visage d'Orphée*, textes d'Olivier Py ; Eric Sadin dans *Baixada* d'Eric Sadin ; Pierre Guillois dans *Roméo et Juliette* de Shakespeare ; Laurent Gutmann dans *Le Nouveau Menoza* de Lenz, *Ce qui est resté d'un Rembrandt déchiré en petits carrés bien réguliers et foutu aux chiottes* de Jean Genet et *Les Décors sont de Roger H* de Laurent Gutmann ; Jean-Luc Lagarce dans *La Cagnotte* d'Eugène Labiche ; Jean-Claude Penchenat dans *Peines d'amour perdues* de Shakespeare ; Jean Macqueron dans *Hyènes* de Christian Siméon , Jean-Michel Rabeux dans *Le Ventre*.

## ALAIN MACÉ

---

Alain Macé a suivi la formation du Centre d'Art Dramatique de la rue Blanche, dans la classe d'Henri Rollan et au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique dans la classe de Georges Chamarat.

Il a principalement travaillé avec Philippe Lanton dans *La Mort de Danton* de Büchner, *Le Procès de Lucullus* de Brecht ; Abraham Kremer dans *A la porte de Nordmann* , Philippe Adrien dans *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, *Monsieur de Pourceaugnac* de Molière, *La Visite* de Kafka ; Denis Llorca dans *Les Chevaliers, Ruy Blas* de Victor Hugo, *Oedipe roi* de Sophocle, *Cyrano de Bergerac* de Jean Rostand ; Jean-Michel Rabeux dans *Un Impromptu* d'Eugène Durif ; Micheline Welter dans *Thomas l'obscur* de Maurice Blanchot ; François Joxe dans *Don Quichotte* de Cervantès ; Jacques Nichet dans *Le Baladin du monde occidental* de Synge ; Jean-Luc Lagarce dans *Péparatifs de noces à la campagne* de Kafka ; Gabriel Garran dans *Histoire de la forêt viennoise* d'Horvatt ; Yves Fabrice dans *Tueur sans gages* d'Eugène Ionesco ; François Jacob dans *La Force de tuer* de Lars Nören ; Michel Barras dans *Pasolini* de Kalisky ; Jean Jourdheuil dans *AQ* de Lou Sin ; Catherine Dasté dans *Les Loups* ; Jean-Louis Thamin dans *Arlequin serviteur de deux maîtres* de Goldoni ; Michel Dubois dans *Le Roi Lear* de Shakespeare.

Au cinéma il a travaillé avec D. Llorca dans *La Dame du Moulin Rouge, La Belle au bois* ; A. Wajda dans *Danton* ; E. Niermans dans *L'Ennemi public n°2* ; I. Azimi dan *Le Radeau de la Méduse* ; P. Dupouet dans *Vincennes-Neuilly*.

# la Croix

JEUDI 18 NOVEMBRE 1999

Culture *théâtre*

## Le grotesque contre l'inhumanité

TRAGÉDIE Fidèle à sa mission de théâtre laboratoire, le Théâtre Ouvert présente « Meurtres hors champ », la dernière pièce d'Eugène Durif, mise en scène par Jean-Michel Rabeux

Il était une fois Pylade et Oreste, de retour sur la terre après d'improbables guerres. Tout fatigués, tout démunis. Bloqués par temps de pluie sous un abri en béton pour autobus. Une fille les rejoint, Electre, Cassandre et Sphinx tout à la fois... C'est *Meurtres hors champ*, la dernière pièce d'Eugène Durif. Une œuvre aux allures de road-movie en 12 séquences, sur fond de vengeance et de meurtre pour héros grecs égarés dans les années 90. Une ballade du soldat sans espoir de retour face à l'horreur et à la misère qui sont le lot de la terre depuis des siècles, voire des millénaires, depuis l'invention de la tragédie.

Dans un décor qui joue l'illusion du théâtre à pleins feux avec épées de bois et petites ampoules électriques, c'est un troublant ballet des mots et des corps qui s'organise. La chair est triste. Douloureuse surtout. Comme les âmes et les cœurs, alors que se réveille la litanie de tous les charniers, tous les massacres qui se sont perpétrés et continuent à l'être en Occident et ailleurs. On devrait pleurer. On se prend parfois à en rire. C'est que trop c'est trop. Même si c'est la vérité. C'est que, face à tant de constance dans l'inhumanité humaine, il faut bien exorciser, pour ne pas totalement désespérer. Quand le monde se révèle marqué pour l'éternité au sceau de la déliquescence et de la mort, des dieux toujours bas, des cadavres qui ne sont que viande. Quand se pose la question de la nécessité, du pouvoir du poète, ou de son inanité.

### Le dérisoire signifie que tout est joué

Enchâssée dans un décor dominé par le rouge — rouge des lumières et des costumes, rouge du sang et des clowns —, la mise en scène de Jean-Michel Rabeux est en accord profond avec le texte, placée sous le double signe de la distance et du dérisoire qui n'est pas dérision. La dérision voudrait dire que l'on se moque. Le dérisoire signifie que tout est joué. En écho au constat régulier de Pylade : « Je crois qu'on s'est fait eu. Drôlement eu. Et depuis le début. »

Pylade, c'est Axel Bogousovsky, acteur que l'on a vu souvent dans les spectacles de Claude Régy et qui



Axel Bogousovsky, Claude Deglame, Alain Macé, dans *Meurtres Hors Champs*, d'Eugène Durif.

joue hors du temps, ramenant autant à l'âge de l'enfance qu'à l'âge adulte ; Alain Macé est Oreste, Claude Deglame est la femme, toute en sensualité et en énigmes. Tout au long de leur course, ils sont accompagnés par Michel Fau — le Coryphée, travesti dans la confusion des sexes. À moins qu'il n'en ait pas.

Le spectacle n'est pas toujours facile à suivre. Provoquant, dérou-

tant, il affirme moins d'évidences qu'il ne pose d'interrogations, tant dans sa forme que dans son propos. C'est là toute sa force, malgré quelques longueurs et certaines complaisances, notamment dans les interventions du Coryphée. Mais surtout, tel quel, il correspond parfaitement à la mission que s'est donnée le Théâtre Ouvert depuis bientôt trente ans, sous la gouverne de

Lucien et Micheline Attoun : celle d'être un théâtre laboratoire des écritures contemporaines. C'est là qu'ont été révélés Bernard-Marie Koltès, Daniel Danis ou... Eugène Durif, au rythme de lectures, d'ateliers, de « mises en espace » et de mises en scène qui alternent tout au long de l'année. Ainsi, parallèlement aux représentations de *Meurtres hors champ*, le Théâtre Ouvert propose, avant la fin 1999, trois rencontres dirigées par François Bon, « auteur associé ». La première avec Olivier Cadiot et Pierre Michon (« Quels terrains vierges construire aujourd'hui à la prose et comment y écrire ? »), le 22 novembre ; la seconde avec Jacques Serena et Leslie Kaplan (« Ce que les signes de la ville changent à nos formes narratives ? »), le 29 novembre ; la troisième avec Olivier Py et Valère Novarina (« D'où naît qu'une écriture soit de théâtre ? »), le 8 décembre...

Didier MÉRÉUZE

### A l'affiche cette semaine

#### CAGE CIRCUS

■ Sous-titrée *Inventorio* d'après John Cage et autres inventeurs, une variation excentrique et joyeuse en musique et en paroles qui mène de Cage John à Cage à poules et autres animaux. Les mots se font notes qui se font cris de bêtes, dans le bonheur des coq à l'âne et à-peu-près. Ponctuées d'apparitions de drôles de machines sorties tout droit d'un catalogue d'introuvables objets, Benoît Pradel — qui signe la mise en scène — se fait le guide très pince-sans-rigole de cette balade dans le royaume d'absurde. Ese Brume, Marie Dabianc, Victor Gauthier-Martin, Pierre-Henri Puente, l'accompagnent, tous acteurs, chanteurs, siffleurs et « performers » évoquant jusque dans leur costume les très riches heures des années 60-70. Peu avant un brillant concert muet de 4 mn. 33 s — suivi d'un concerto final pour roue seule et rayons de vélo —, il est dit : la musique contemporaine est plus la vie que de l'art. Message reçu. Théâtre de la Cité internationale, à Paris. 01.43.13.50.50. Jusqu'au 11 décembre.

D. M.

Théâtre du Jardin d'hiver-Théâtre Ouvert, à Paris (rens. : 01.42.62.59.49). Le texte est publié aux Éditions Actes Sud-Papiers. 50 p., 49 F.

## cultures

## THEATRE

par Jean-Pierre Han

**Le cri des tombes**

**Après la première guerre de Tchétchénie, Eugène Durif a écrit d'un jet « Meurtres hors champ », une pièce-pamphlet qui plonge dans la mythologie pour retracer l'itinéraire vengeur de deux mercenaires du chaos. Dérangeant.**

C'est l'une des préoccupations majeures des auteurs dramatiques contemporains ayant encore un reste de conscience : comment rendre compte du chaos du monde alors que, précisément, tous les repères se sont évanouis dans la fureur et le bruit ? Comment rendre compte de cela, de cet état délirant, sans tomber dans le piège d'un réalisme illustratif et rassurant, sans se réfugier davantage dans la mythologie tragique ? C'est à ces questions que se confronte Eugène Durif dans *Meurtres hors champ* écrit d'un jet (repris, retravaillé par la suite), comme dans un mouvement de colère devant l'insupportable, après les combats de la première guerre de Tchétchénie.

Le titre est parlant : la pièce en son entier est effectivement hors champ ou hors cadre. Délibérément, en dehors de toute écriture, de toute représentation traditionnelle et convenue. Un chant poétique (le texte est pratiquement écrit en vers libres) s'élève, qui intègre dans sa matrice les personnages d'Oreste et de Pylade (difficile de s'en

débarrasser) alors qu'un coryphée guide en la commentant ou en l'annonçant leur trajectoire vengeresse et sanglante, qui croisera celle d'une jeune fille d'aujourd'hui. La vision est sombre, insupportable dans son contenu, mais réjouissante dans son traitement, malgré tout.

Cette réjouissance de mauvais aloi, le traitement scénique de Jean-Michel Rabeux la prend totalement en compte. Va même encore au-delà de la proposition de l'auteur. Nous sommes dans un nouveau registre, qu'on pourrait qualifier d'atroce ou de monstrueux. Atroce et monstrueux parce qu'il ne respecte pas la règle du jeu des genres et des codes bien définis, atroce et monstrueux parce que, justement, il passe allègrement de l'un à l'autre, les abâtardit et les rend dérisoires. Mais qu'est-ce qui, au bout du compte, est véritablement atroce et monstrueux ? Alors, bien sûr, tout paraît outré, faux comme le jeu des quatre comédiens, tous admirables dans cette « anomalie » : Claude Degliame, Alex Bogousslavsky, Michel Fau et Alain Macé.

Le spectacle fera grincer des dents. Il est éminemment inconfortable, ce qui est salutaire par les temps qui courent. ■

• *Meurtres hors champ*, d'Eugène Durif, au Théâtre Ouvert, 4 bis, cité Véron, 75018 Paris, jusqu'au 4 décembre. De 75 à 100 francs, renseignements au 01 42 55 74 40; puis au Théâtre du Point du Jour, 7, rue des Aqueducs, 69005 Lyon, du 9 au 15 décembre (de 80 à 100 francs, renseignements au 04 78 15 01 80)

## La guerre Durif

**Théâtre.** La guerre et ses charniers, cadavres numérotés sous des bâches en plastique. Sur le côté, une femme rêve, douce et languissante, telle une Récamier des hécatombes. Elle se lève, inspecte les corps – «*Oh là là, beurk, regardez-moi ça, c'est minable, quelle mise en scène de merde, et l'odeur, qu'est-ce qu'ils puent, mais qu'est-ce qu'ils puent!*» Vue et entendue de près, la femme se révèle être un homme, Michel Fau, comédien sans culotte et de grand abattage, dirigé par Jean-Michel Rabeux, qui a pris le parti de ne pas prendre (comme beaucoup) au premier degré le lyrisme d'Eugène Durif, poète visionnaire et volubile. Il s'agit d'une tragédie, salade grecque avec ses héros, Oreste (Alain Macé), Pylade (Axel Bogousslavsky), un Coryphée précité et une formidable Cassandre à la ramasse, ici incarnée par Claude Degliame. On y parle de tout dans tous les sens et toutes les positions, de conflits très contemporains, au bureau et à Pristina, à Alger et à Carrefour. On rit et on a peur, mais la méthode est efficace. Rien de tel que cette clownerie pour lutter contre la connerie et «*cogner dans le ventre des guerres*» ●

ALAIN DREYFUS

**Théâtre ouvert.** 4 bis, cité Véron. «*Meurtres hors champ*», jusqu'au 4/12, du mar. au ven. à 20h30, sam. à 16 h. De 70 F à 100 F. Rens.: 01 42 55 74 40.



Debout, Michel Fau, épatant en Coryphée.

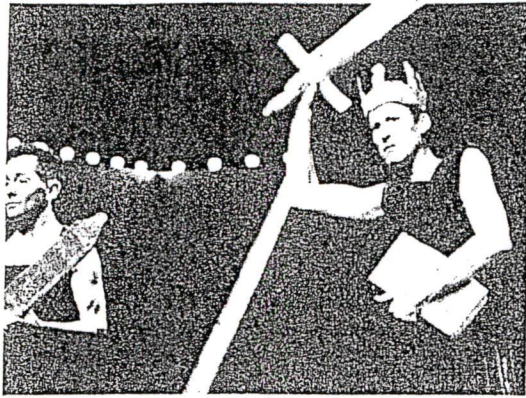


Photo : Delphine DARDALHON

## La peur de trahir

Les Rencontres de la Chartreuse proposent *Meurtres hors champs* d'Eugène Durif, dans une mise en scène fort contestable de Jean-Michel Rabeux.

La pièce d'Eugène Durif est difficile à mettre en scène et à jouer, comme tout texte théâtral qui fait d'abord entendre de la langue. Apre, poétique, peu dramatique, nourri du mythe d'Electre et de quelques autres, il frise par instants le salmigondis de références, et par instants atteint une certaine grâce.

Mais intrinsèquement il manque de dynamisme, de progression, d'action, puisque tout s'y passe « hors champs ». Au metteur en scène d'être assez inventif pour imaginer en espace et en relations ce qui sur le papier n'est que tissé de mots.

Or Jean-Michel Rabeux a craint le contresens. Par peur de trahir, il en a rajouté dans la distanciation, le refus du réalisme, la référence au théâtre antique, à la statique et à la posture. Le résultat est plat, interminable et assez laid.

Pour exemple les trois côtés de la scène sont encadrés d'ampoules rouges comme sur les bords d'un miroir de coulisse, évoquant des rampes à la fois lumineuses et sanglantes. Quelques sièges de spectateurs sont installés à droite pour que le Coryphée soit à la fois personnage et voyeur. Les costumes des hommes et de la femme sont tous quatre des robes de velours qui tiennent de l'habit de scène et de la toge antique ; les épées et la couronne sont en carton, recouvertes d'un gros scotch brunâtre.

Toutes ces idées semblent a priori intéressantes, mais de fait, elles se détruisent car elles ne sont que des idées. Ainsi le beau velours rouge des costumes est annihilé par le rouge des éclairages, et on ne l'aperçoit vraiment que pendant les saluts. Les indications scéniques au lieu d'être mises en oeuvre sont toutes déclamées par le Coryphée, ce qui aboutit à un immobilisme de fait, à une pièce radiophonique. La contamination des répliques par les didascalies est beau-

coup trop systématique.

De même ces costumes lourds, amusants par leurs références, se révèlent mal-séants, empêchent les comédiens de bouger comme ils le veulent. Laissent voir leurs cuisses, leur sexe, leurs reins, leurs bourrelets de graisse sans qu'ils soient signifiants. Et ces guerriers grecs dévoyés qui un instant surprennent et amusent ne se transforment jamais en personnages. Non qu'ils y soient forcément destinés, mais peut-être tout de même à représenter quelque chose ?

Quant aux comédiens, ils font ce qu'ils peuvent, ne sachant visiblement pas ce qu'ils jouent. Michel Fau, le Coryphée, enchaîne les ruptures de ton et de registre sans jamais s'arrêter à aucun, et ce qui au départ était drôle devient vite lassant. Claude Degliame impose une présence et une voix impressionnantes malgré un costume abracadabrant. Mais que signifie cette Fille mi-pute, mi-Sphinx, à la fois Electre et Eurydice, soeur et maîtresse, haine et tendresse ? Son indétermination laisse pantois.

Quant à Orestre et Pylade, c'est leur vacuité qui sidère. Chantant parfois, parlant souvent, leurs litanies sont débitées sans que le sens ne nous parvienne. Pylade le dit pourtant : « Celui qui parle à côté de lui-même, comment être sûr qu'il est bien là ? ». La mise en scène sur-enchérit sur cette absence, cette inadéquation entre les mots et les propos, en soulignant à gros traits chaque artifice, en ne jouant ni le texte ni les situations, ni les mythes ni les actes, ni l'actualité de certaines références ni l'immuabilité des autres.

Car parfois l'absolue fidélité à un auteur aboutit à la pire des trahisons : l'affadissement, la platitude et l'ennui.

Agnès FRESCHÉL

« Meurtres hors champs », au Inel de la Chartreuse, Villeneuve-lez-Avignon, les 10 et 11 juillet, à 19h. Renseignements à 04.90.15.24.24.

Photo : Delphine DARDALHON